

Le jeudi 2 avril 2009, Anthony Browne était l'invité de l'IUFM de Montauban et du Centre Régional des Lettres, dans le cadre du *Printemps de la Littérature de jeunesse*, qui avait pour thème cette année **Art et Artistes**.

RENCONTRE AVEC ANTHONY BROWNE

REGARDS SUR UNE ŒUVRE

Séverine LACOURTHIADE
& Véronique MARROU



photo : Fabienne RESPAUD / IUFM Montauban

L'intervention d'Anthony Browne, basée sur la lecture de l'image, a fait revisiter son œuvre, en l'introduisant par le jeu des formes qu'il pratiquait enfant avec son frère. Il affirme que c'est cela qui a fait de lui un illustrateur. Selon lui, tous les enfants du monde pratiquent ce jeu et y sont bien meilleurs que les adultes. « *Dessiner, c'est communiquer* » ajoute-t-il, « *que s'est-il passé pour que les adultes perdent ce don-là ?* »

Il précise que beaucoup d'artistes se sont essayés au jeu de formes, comme Picasso avec sa *Tête de taureau*, née des restes d'un vieux vélo, ou Max Ernst avec son tableau *Célébes*, dans lequel l'éléphant a été inspiré par un silo à grains, photographié quelques temps auparavant en Afrique. C'est en suivant leurs traces qu'Anthony Browne a écrit *Les Tableaux de Marcel*¹ qui, en transformant les œuvres qu'il aime (celles de Dalí, du douanier Rousseau ou de Léonard

1. *Les Tableaux de Marcel*, 2000, Kaléidoscope

des enfants, des écrits

de Vinci) et en s'y mettant en scène, entraîne à regarder d'une autre manière ces tableaux célèbres. Il en va de même pour *Le jeu des formes*² qui, conduit toute une famille au musée, avec quelques réticences de la part du père et de son fils : ils auraient préféré le match de foot... La mère joue donc le rôle de médiateur et accompagne chacun à trouver sa place dans les œuvres. « Une manière de dire le caractère transgénérationnel de l'art et la science quand l'œil, qui saura regarder, sera non pas un œil mécanique, encouragé à célébrer le patrimoine mais à le regarder avec un œil neuf, un œil humain, tout chargé de sa pratique sociale »³

Le ton de la conférence est rapidement donné : c'est avec humour, voire détachement qu'Anthony Browne se livre à l'exercice du commentaire de ses dessins mais ne nous y trompons pas, c'est une invitation à lire et relire encore à la recherche d'un sens plus profond à laquelle nous encourage l'auteur.

"JEUX DE FORMES"

Ainsi, il explique que *Anna et le gorille*,⁴ son septième livre, est pourtant le premier qui lui a permis de vraiment comprendre comment fonctionne un album, et que les meilleurs, d'après lui, sont ceux où les images racontent plus que le texte. Il introduit souvent des scènes de repas, faisant référence à son enfance au cours de laquelle ces moments de vie étaient importants. Pour *Anna et le gorille*, le moment du repas témoigne des relations de la fillette avec son père. Manque de communication représenté par une table exagérément longue, formes très géométriques et couleurs froides témoignent de la rigidité de ce père qui, avec son journal ouvert dresse entre eux une véritable barrière. Ce tableau est repris plus loin dans l'album lorsque Anna, déçue par son cadeau d'anniversaire - elle qui pensait recevoir un véritable gorille et qui n'a eu qu'un jouet - se retrouve attablée dans ses rêves avec un gorille énorme, sur une table raccourcie, partageant sans doute avec le grand primate une vraie discussion, sans barrière, sans formes géométriques autour d'un repas appétissant aux couleurs chaudes. Elle réalise ainsi tout ce qu'elle aurait aimé faire avec son papa. Dans ces deux

illustrations, Anthony Browne invite encore ses lecteurs à jouer, au jeu des sept erreurs cette fois. Chez lui, l'imaginaire passe souvent par le rêve, comme dans *Marcel le rêveur*⁵ ou *Marcel le magicien*⁶ qui se prend pour un grand champion de football. Le jeu, l'imaginaire, changer sa réalité, Alice s'y risque poursuivant un lapin bizarre dans son terrier dans *Alice au Pays des Merveilles*⁷ de Lewis Carroll que l'auteur a illustré. L'imaginaire et les contes aussi permettent d'aborder des sujets plus graves comme la relation entre un frère et sa sœur que tout sépare et qui se trouvent réconciliés après un passage dans *Le tunnel*⁸ ou la séparation des parents dans *Dans la forêt profonde*.⁹

Puis, le jeu des formes revient avec l'album *Tout change*,¹⁰ qui en est même un hommage. Anthony Browne explique qu'il souhaitait, à partir d'un objet froid, fabriqué par l'homme, sans vie comme une bouilloire, dessiner quelque chose de chaud, de vivant, de doux. Pour celui-ci, pas de *story board*, l'idée était là, mais l'histoire n'est venue qu'ensuite lorsqu'un ami lui parla de sa fille. Les parents l'avaient emmenée au restaurant pour lui apprendre une très bonne nouvelle. Quand elle comprit qu'elle allait avoir une petite sœur, elle fut catastrophée et pleura tout le long de la grossesse de sa mère. Il tenait le début et la fin de son histoire. Le texte s'est écrit au fur et à mesure des illustrations. Cette petite fille avait dû ressentir une grande angoisse à l'idée de ce bouleversement annoncé : les illustrations, à travers le jeu des formes, donnent une idée de l'état d'esprit du jeune garçon de l'histoire. Il n'est pas fait mention du bébé dans l'album mais des indices sont semés au fil des pages : le tableau de *La Vierge et l'enfant* de Raphaël, la photo de famille sur la télévision qui se transforme avec l'apparition d'un petit cochon rose, un coucou – oiseau très opportuniste qui n'hésite pas à occuper le nid de ses congénères ! – dans l'écran de télévision, puis un nid et des œufs, un ballon qui se transforme et l'incontournable cigogne...

2. *Le jeu des formes*, 2003, Kaléidoscope

3. *La lecture documentaire au cycle 2*, Yvonne Chenouf, A.L. n°85, mars 2004

4. *Anna et le gorille*, 1983, Flammarion

5. *Marcel le rêveur*, 1997, Kaléidoscope

6. *Marcel le magicien*, 1995, Kaléidoscope

7. *Alice au Pays des Merveilles*, de Lewis Carroll, traduction de Henri Parisot, 1988, Kaléidoscope

8. *Le tunnel*, 1989, Kaléidoscope

9. *Dans la forêt profonde*, 2004, Kaléidoscope

10. *Tout change*, 1990, Kaléidoscope

L'ÉPOPÉE DE "PROMENADE AU PARC"

Dans *Promenade au parc*,¹¹ ce n'est pas l'histoire, très simple, qui fait l'intérêt de l'album mais le travail sur les illustrations. Encore le jeu des formes... Enfant,

Anthony Browne dessinait de grandes scènes de batailles mais il se passait toujours autre chose en second plan. Il explique que c'est ce qu'il fait depuis dans son œuvre. L'image doit non seulement raconter autre chose que le texte, mais elle doit offrir plusieurs niveaux de lecture. Anthony Browne a donc rempli les fonds de ce livre de détails, sans toujours en avoir conscience, ou en tout cas, sans que ces détails n'aient de raisons d'être évidentes, même aux yeux de l'auteur. Au moment de la publication de *Promenade au parc*, lors d'une émission télévisée dans laquelle on lui demandait d'expliquer cette profusion d'éléments en second plan, il répondit, avec la vague impression de mentir, tant la part d'inconscient était importante dans sa façon de dessiner, qu'il essayait de montrer comment les enfants voyaient le monde. Depuis, lui aussi, à travers ses albums, retourne dans son enfance et porte sur certaines choses un regard particulier, à la manière des surréalistes qui, en superposant des objets inattendus, amenaient le public à s'y intéresser comme s'ils les voyaient pour la première fois.

Au fil des années, Anthony Browne s'est mis à détester les illustrations de cet album, qui s'avérait aussi plus complexe qu'il n'en avait l'air. Vingt ans après, il choisit de le retravailler pour écrire *Une histoire à quatre voix*.¹²

Chaque personnage aura une voix, une police de caractère, un style de dessin, une saison. Mais voilà qu'au milieu de son travail, Anthony Browne perd confiance en ce qu'il fait, remet tout en cause et arrête momentanément d'écrire des livres pour enfants afin de retourner au pur plaisir du dessin, à travers la création des cartes et de tableaux. Mais tout ce qu'il dessine est très narratif, avec de très longs titres, comme des textes d'album. Il revient alors aux livres et publie *Marcel le rêveur*,¹³ album dans lequel les rêves de Marcel le laissent très libre, puisqu'il n'y a pas d'histoire suivie, mais que chaque illustration en raconte une. Ce n'est qu'après

11. *Promenade au parc*, 1977, Ducolot

12. *Une histoire à quatre voix*, 1998, Kaléidoscope

13. *Marcel le rêveur*, 1997, Kaléidoscope

qu'il reprend *Une histoire à quatre voix*, en essayant de créer des dessins plus réalistes avec les deux stéréotypes de l'ouvrier et de la bourgeoise. Les visages se transforment en face de gorilles, ce qui agace l'auteur. Pourquoi en vient-il si souvent à dessiner des primates ? Pour donner à ses personnages un statut universel ? (Le personnage un peu décalé de Marcel, certainement inspiré de l'auteur lui-même, aurait-il la même « efficacité » si c'était un petit garçon blanc, anglo-saxon, et donc socialement et culturellement identifié ?) Dans tous les cas, cela marche mieux ainsi, c'est plus drôle, bizarrement plus vrai. Les illustrations dans leur ensemble prennent plus de sens. Les arbres grimaçants font écho au hurlement de la mère à la recherche de son fils, ceux qui brûlent lorsqu'elle sort du parc montrent bien l'intensité de sa colère. Un père Noël qui mendie, puis un lampadaire en forme de perce-neige donnent une idée des changements dans l'état d'esprit du père. Sur le toboggan, Charles ne montre aucune émotion mais son ombre crie sa peur, et le petit avion écrasé au sol justifie cette peur. De même, sur la dernière page, l'ombre du coquelicot - fleur du souvenir -, telle une bulle de bande dessinée, appelle une cinquième voix. Tous ces détails qui n'en sont pas, tant ils sont porteurs de sens, invitent le lecteur à regarder autrement l'album, au-delà des illustrations. Et Anthony Browne lui laisse d'ailleurs toute latitude pour le faire : il reconnaît que ce sont des lecteurs qui lui ont permis de mieux comprendre sa propre œuvre en lui faisant part de leur interprétation.

LA FIGURE DU PÈRE

On a souvent demandé à Anthony Browne pourquoi il était, dans ses livres, si dur avec les pères. Un père incapable d'être tendre dans *Anna et le gorille*, un autre autoritaire et plutôt indélicat dans *Zoo*,¹⁴ un père au chômage et dépressif face à une mère trop envahissante dans *Une histoire à quatre voix*... Forcé de reconnaître que c'était vrai, il a écrit *Mon papa*¹⁵ le jour où il a retrouvé la robe de chambre à carreaux de son père. « *Mon père était comme un Dieu, je pensais qu'il pouvait tout faire* » explique-t-il. Dans cet album, le soleil, (the sun en anglais) est présent dans de nombreuses pages.

14. *Zoo*, 1992, Kaléidoscope

15. *Mon papa*, 2000, Kaléidoscope

Double signification : la lumière, la chaleur, la vie d'une part mais aussi jeu sur les sonorités *sun* (soleil) / *son* (fils). L'interprétation de la dernière image peut être plurielle : le soleil éclaire le fond, mais on peut aussi penser à une toile d'araignée, à la robe de chambre de son père ou aux cernes d'un arbre abattu, qui témoigneraient de son âge.

Ce père, boxeur professionnel, qui poussait ses deux fils à se dépasser dans des sports comme le rugby, qui avait certainement été amené à faire des choses terribles durant la seconde guerre mondiale était aussi, du moins dans le souvenir de son fils, le plus doux des hommes. C'était un homme de contrastes, qui savait prendre le temps de dessiner et d'écrire des poèmes avec ses enfants et que l'on retrouve certainement dans la figure positive du gorille, comme Hugo. Anthony Browne a perdu son père le jour où il est enfin entré dans l'équipe de rugby qu'il admirait depuis toujours. C'était le lundi de Pâques, la famille était loin de la maison, le match était formidable. Le retour fut violent, son père s'est écroulé sous ses yeux. L'auteur avait dix-sept ans. Ce moment a influencé toute son œuvre par la suite.

À SUIVRE...

La matinée en compagnie d'Anthony Browne s'achève par la présentation de son nouvel album qui paraîtra en septembre en France : *I and You*. En français, le titre n'est pas encore défini : *Moi et toi ? Moi et vous ?* Cet album est une version de *Boucle d'or et les trois ours*. Sur la page de gauche, le parcours de la petite fille, décrit par des vignettes narratives successives de type bande dessinée, mais sans aucun texte. Sur la page de droite, celui des trois ours, qui ressemble plus à un album de littérature de jeunesse (un texte et une illustration). D'un côté, le noir et le blanc, de l'autre, la couleur. D'un côté, la gravité, de l'autre, l'humour. Par ce choix d'écriture, Anthony Browne aborde à nouveau des thèmes qui lui sont chers : la famille, la difficulté d'être un enfant, la recherche d'identité. La place prépondérante de l'image est ici réaffirmée, une image qui laisse peu de place au texte.

Cependant, ces mots dont il n'aura pas été question une seule fois durant cette rencontre, ces mots dont Anthony

Browne ne peut manifestement pas complètement se passer, ces mots qu'il semble voir comme une marque de l'imperfection de ces dessins, qui devraient selon lui se suffire à eux-mêmes, ces mots qui participent pourtant à la puissance de ses albums et qui auraient pu à eux seuls faire l'objet d'une conférence, ces mots...nous ont manqué. Nous aurions aimé en savoir un peu plus sur l'aventure de cette écriture, mise au rang de vassale.

Si les albums d'Anthony Browne instaurent selon nous un réel dialogue entre un texte et une image, s'il reconnaît lui-même que son travail d'auteur facilite celui d'illustrateur et qu'il se sent moins libre lorsque le texte n'est pas de lui, une voix était absente de cette conférence, comme si l'écriture n'existait pas ou ne devait pas exister. C'est pourtant, entre autres, dans l'organisation de cette rencontre que les grands auteurs de la littérature de jeunesse excellent. Anthony Browne sourit à une question concernant un éventuel projet d'album sans texte : cela l'amènerait sans doute à changer sa façon de dessiner, à trouver de nouvelles voies, et ceci pour notre plus grand plaisir. D'autant que, c'est certain, ce travail sur le dessin enrichira encore son écriture... !

■ Séverine LACOURTHIADE & Véronique MARROU

J'ai toujours été conservatrice, j'aime l'ordre. Je crois à l'initiative individuelle, à l'effort personnel et en matière économique, à la main invisible du marché. Par exemple, je suis pour une privatisation totale de l'Éducation nationale. (Emmanuelle MIGNON, Directrice de cabinet de Nicolas Sarkozy, *Le Monde* du 02.09.04)